LA MORT DU GÉNÉRAL DEGOUTTE

Lyon, 31. — On annonce de Charnay (Rhône) la mort à l'âge de 72 ans du général Degoutte, ancien commandant des armées interalliées en Rhénanie.

Le général était grand croix de la Légion d'honneur.

Né à Charney, en 1866, il sortit de St-Cyr en 1890 et participa en 1895 à la campagne de Madagascar. En 1899 il entra à l'Ecole supérieure de Guerre et l'année suivante prit part au corps expéditionnaire de Chine.

En 1911, il devint directeur des étapes à Casablanca. Nommé lieutenant-colonel il suivit les cours du Centre des Hautes Etudes militaires.

Pendant la grande guerre, lors des attaques de Champagne en septembre 1915, il devint chef d'état-major de la 4e armée.

En mars 1916, il fut nommé général de brigade et, à la tête de la division marocaine, participa aux opérations sur la Somme et en Champagne.

Nommé général de division en avril 1917, il dirigea, en qualité de commandant du 21e corps, l'attaque de la Malmaison.

Devenu chef de la 4e armée en 1918, le général Degoutte prit part, avec l'armée Mangin, à l'offensive victorieuse qui fut déclenchée en Champagne contre l'armée Bœhm.

Le général Degoutte remplit ensuite les fonctions de major général auprès du roi des Belges.

En février 1920, il fut nommé membre du Conseil supérieur de la Guerre, puis commandant en chef des forces alliées d'occupation de la Rhur et, en 1925, après l'évacuation de cette région, quitta le commandement de l'armée du Rhin.

Achetez aujourd'hui
VOTRE BONHEUR
LE MAGAZINE DE TOUTES LES FEMMES
1.25
SEULEMENT
NUMÉRO RÉSERVÉ A L'AMITIÉ. DOCUMENTS INÉDITS SUR L'ENFANCE D'ANNABELLA ET VINGT AUTRES ARTICLES.
9508

EN PALESTINE
LE COUVRE-FEU A ÉTÉ DÉCRÉTÉ A JAFFA

Londres, 31. — On mande de Jérusalem à l'« Agence Reuter ». Une ordonnance de couvre-feu a été décrétée à Jaffa à partir d'aujourd'hui jusqu'à nouvel ordre. On prévoit que cette décision précédera l'occupation de la ville par les troupes britanniques et une perquisition dans les demeures arabes.

Les rues de Jaffa sont calmes ce matin. L'incendie qui a éclaté hier dans une scierie continue de faire rage. On croit qu'il est dû à la malveillance. Les dégâts sont évalués à 12.000 livres sterling.

M. MUSSOLINI A INAUGURÉ LE POSTE A ONDES COURTES LE PLUS PUISSANT DU MONDE

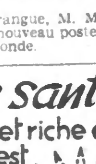
Rome, 31. — Un nouveau poste émetteur à ondes courtes considéré comme le plus puissant et le plus moderne du Monde, a été inauguré cet après-midi par M. Mussolini.

Ce nouveau poste qui a été installé à Prato Smeraldo, à 12 kilomètres de Rome en direction de la mer, a une puissance de 100 kilowats. Il pourra transmettre quatre programmes à la fois et disposera de 12 longueurs d'ondes. Son installation comporte 14 antennes, dont la hauteur varie de 60 à 100 mètres.

Ces émissions, particulièrement destinées aux territoires de l'empire d'Afrique orientale, pourront atteindre toutes les régions du Globe.

Dans sa courte harangue, M. Mussolini a souligné que le nouveau poste était le plus puissant du Monde.

Fruit de santé
substantiel et riche en vitamines c'est
LA BANANE FRANÇAISE
BIEN MÛRE



M. MUSSOLINI PASSE EN REVUE LA FLOTTE MARCHANDE QUI CONDUIT EN LYBIE 20.000 PAYSANS ITALIENS

Rome, 31. — M. Mussolini, qui s'était embarqué à bord du croiseur « Trieste » a passé en revue, au large du golfe de Gaete, la flotte marchande à bord de laquelle se trouvent les 20.000 agriculteurs destinés à peupler les nouveaux villages fondés en Libye.

Au début de la matinée le Duce, qui portait l'uniforme de premier maréchal de l'Empire, s'était rendu en autorail au port militaire de Gaete où, chaleureusement acclamé par la population, il s'était embarqué à bord du croiseur « Trieste ». Le secrétaire du parti et les sous-secrétaires à la Marine et au département de l'Afrique italienne l'accompagnaient.

L'incendie de Marseille

Marseille, 31. — Les travaux de déblaiement se poursuivent, rendus malaisés par l'extraordinaire enchevêtrement de poutres métalliques, de colonnes de fonte, de ferrures de toutes sortes en face duquel se trouvent maintenant les travailleurs. Il a fallu augmenter le nombre des ouvriers qui, au chalumeau oxhydrique, débitent en tronçons, transportables les poutres métalliques tordues. L'ingénieur qui dirige les travaux estime que, dans 48 heures l'emplacement des grands magasins pourra être déblayé complètement.

Pour assécher le sous-sol des pompes automobiles ont été mises en batterie et toutes les canalisations d'arrivée d'eau aboutissant dans le secteur sinistré ont été fermées. A la fin de la journée d'hier, le niveau de l'eau se trouvait à 40 centimètres au-dessous du plancher ; il va encore baisser et l'on pourra sans doute commencer à explorer le sous-sol. On ne compte pas y trouver beaucoup de corps, car, d'après le témoignage d'employés qui y travaillaient, personne n'y serait resté.

Les bruits les plus invraisemblables ayant couru dans la population différentes personnalités ont tenu à se rendre sur les lieux du sinistre pour procéder à une vérification. On leur a fait voir par un trou pratiqué dans le plancher que le sous-sol était à peu près complètement inondé. Il était vraiment impossible que depuis vendredi après-midi un être humain ait pu vivre dans de telles conditions, entre l'eau et le brasier qui fumait encore.

De nouveaux cadavres

A 8 heures on a dégagé des décombres des Nouvelles Galeries un corps. Avec ceux qui ont été découverts depuis 2 heures du matin on arrive au total de vingt-six victimes. Un autre corps apparaît. Il est bientôt dégagé. C'est celui d'une femme. Un lambeau d'étoffe noire auquel tient encore un bouton est le seul objet qui pourra éventuellement servir à l'identification.

Spectacle poignant

A la bibliothèque de la ville où seules les familles des victimes et des disparus ont accès, c'est un spectacle poignant. La vaste salle est entièrement tendue de noir. Une sobre frise d'argent coupe en deux ces tentures. Autour de la chapelle ardente, ainsi aménagée trente-deux cercueils doublés de zinc sont alignés. A 11 heures, vingt-sept de ces bières ont reçu ou un corps ou des débris carbonisés et mutilés. Devant ces derniers, on doute d'être en présence de ce qui fut des êtres humains tant les flammes et l'éboulement des matériaux ont mutilé les victimes. Aussi n'est-ce point par l'examen des débris humains que pourra s'effectuer la reconnaissance des victimes, mais par les objets découverts près des corps carbonisés et qu'on a placé dans les cercueils.

C'est ainsi que dans la bière 23, on voit un trousseau de clés, 5 grosses et 6 petites ; dans la 24e deux bagues et une alliance permettent de penser qu'on se trouve en présence des restes de Mme Paulette Castelain, domiciliée rue de la Tour.

On avait placé dans le même cercueil un lambeau de veste d'ouvrier dans laquelle se trouvait un portefeuille contenant une carte d'électeur au nom de M. Adolphe Bertoncini, vernisseur. Vérification faite, le titulaire de cette carte est vivant.

A un représentant de l'agence Havas qui lui apprenait la découverte de son portefeuille, M. Bertoncini a fait connaître qu'il se trouvait effectivement, au dernier étage des Nouvelles Galeries à son travail de vernissage. Dès l'alerte donnée, il gagna le toit des magasins non encore atteints par les flammes. Tous passèrent sur la toiture d'un immeuble voisin.

Dans le cercueil 26, on a déposé un fragment de bras, dont la main semble estropiée, et un tibia.

Le trente-troisième corps est retiré

Les soldats du 7e Génie ont dégagé, à 14 heures, de nouveaux corps. Il y a maintenant 31 cercueils dans la salle de la bibliothèque, transformée en chapelle ardente.

On a retiré en outre de très nombreux débris humains complètement déchiquetés.

A 16 heures, le trente-troisième corps a été retiré des décombres des Nouvelles Galeries.

Les travaux de déblaiement sont activement poussés

Les travaux de déblaiement des Nouvelles Galeries sont activement poussés du côté de la Cannebière mais vers la rue Thubaneau, on a dû abandonner provisoirement les recherches, dans la crainte que des éboulements ne se produisent.

Le dernier corps retiré jusqu'à présent des décombres est celui d'un homme. Il porte à la main gauche une alliance avec l'inscription « A.D.-A.R. 2 avril 1938 ».

Une instruction est ouverte sur les nombreux vols commis lors de l'incendie dans les différents hôtels qu'on a dû évacuer.

L'enquête sur Quaglia, arrêté dans l'hôtel Noailles

Le Parquet a chargé M. Léon, juge d'instruction, de procéder à l'enquête sur le nommé Quaglia qui, vendredi, fut surpris sortant d'une chambre de l'hôtel Noailles et sur qui furent trouvées des lettres adressées à M. Bonnet, ministre des Affaires étrangères. L'inculpation relevée contre Quaglia est celle de vol.

La famille de Quaglia proteste et assure que celui-ci a agi dans le but de sauver les papiers que le feu menaçait. Le juge d'instruction va entendre à ce sujet divers témoins.

Deux corps identifiés

Un des corps retirés des décombres des Nouvelles Galeries a été identifié grâce aux objets recueillis près de lui. C'est celui de M. Elie Pèpe, 43 ans, qui figure le 54e sur la liste des disparus. On confirme également la reconnaissance de Mme Castellan, 29 ans.

Un nouveau corps a été identifié, à la fin de l'après-midi, grâce à une bague chevalière gravée « T. M. » et à un appareil portant quatre dents en or au maxillaire inférieur. C'est celui de Mme Thérèse Macello, 30 ans, domiciliée boulevard Raymond, 11.

Le trente-sixième cadavre est dégagé des décombres

Marseille 31. — Le 36e corps a été retiré des décombres à 18 h. Il s'agit d'un homme.

Une partie du thorax et la tête manquent.

Des dossiers sont établis pour faciliter les identifications

Marseille, 31. — Dans la petite salle de l'Association des Anciens Elèves du Lycée, un service a été organisé pour accueillir les familles anxieuses de reconnaître les leurs, parmi les corps transportés à la Bibliothèque de la ville.

Des dossiers ont été établis pour chaque corps, indiquant l'endroit où il fut découvert, la nomenclature des menus objets retrouvés, etc...

Le tout est présenté aux familles des disparus.

Quelques reconnaissances ont pu être ainsi effectuées, notamment celle d'une dame Thérèse Macello, 30 ans, demeurant boulevard Saint-Raymond.

M. Albert Sarraut confère avec le commandant Bénier des sapeurs-pompiers de Paris

Paris, 31. — M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, a conféré ce matin avec le commandant Bénier, des sapeurs-pompiers de Paris, et avec M. Imbert, inspecteur général des services administratifs au ministère de l'Intérieur, qui partent pour Marseille, chargés respectivement de missions destinées à donner des sanctions pratiques aux enseignements qui ont été dégagés par l'incendie.

La mission du commandant Bénier consiste à aller au plus pressé, c'est-à-dire à la mise en défense de Marseille contre le retour d'un nouveau sinistre. Le commandant Bénier va se rendre compte des insuffisances du matériel, qui a besoin d'être considérablement augmenté et pourvu d'engins modernes.

Il va vérifier, d'autre part, l'entraînement et l'articulation du personnel local des sapeurs-pompiers, personnel qui a fait preuve de courage, mais a montré qu'il ne possédait ni la cohésion ni la rapidité du corps de sapeurs-pompiers de Paris.

Le commandant Bénier va se préoccuper également de la situation stratégique de Marseille. Cette ville, en raison de ses industries locales, de ses réserves de matières grasses et oléagineuses est, en effet plus vulnérable que toute autre. Aussi le ministre de l'Intérieur envisage-t-il ou la militarisation ou l'étatisation du personnel local. Il envisage aussi la création à Marseille, comme il l'a fait à Toulon, d'un corps spécial de marins-pompiers. La question de l'acquisition d'un matériel plus moderne doit en outre être posée. Ce matériel serait acquis par l'intermédiaire de la Commission d'achats de matériel du corps des sapeurs-pompiers de Paris.

L'enquête pour établir les responsabilités administratives

Parallèlement à l'enquête du commandant Bénier, qui doit être des plus rapides, l'inspecteur général Imbert en mènera une autre pour déterminer la part des responsabilités administratives. Il établira dans un rapport ce qu'ont fait les diverses gestions municipales pour organiser la lutte contre l'incendie. Il semble d'ores et déjà prouvé qu'il y a eu depuis plusieurs années une profonde incurie.

M. Henri Tasso a déclaré qu'il s'était préoccupé dès son arrivée à la mairie, en 1936, d'acheter un nouveau matériel. L'inspecteur général Imbert examinera les réalisations qui ont été opérées jusqu'à maintenant. L'examen des budgets municipaux permettra d'autre part, de déterminer si la Ville de Marseille peut faire de nouveaux efforts financiers afin de se protéger elle-même contre l'incendie, où si l'État devra apporter son concours. En effet, une lacune à l'article 136 de la loi de 1884 ne permet pas d'imposer certaines dépenses aux municipalités pour organiser la lutte contre l'incendie. M. Albert Sarraut aurait l'intention de prendre un décret-loi qui comblerait cette lacune.

Une lettre de M. Tasso, sénateur-maire de Marseille

Marseille, 31. — M. Henri Tasso sénateur-maire, a répondu au docteur Canebier, conseiller municipal, par une lettre dont voici les passages essentiels :

« Tous les membres du Conseil municipal et moi-même partageons votre sentiment, et c'est pourquoi dès hier soir j'ai convoqué pour lundi, à 17 heures, la réunion consultative de notre assemblée ne pouvant avoir que pour cette date les rapports officiels de nos services des sapeurs-pompiers et des Eaux qui doivent d'abord éclairer l'assemblée communale sur leur rôle dans ce sinistre qui atteint si douloureusement la population marseillaise.

» Certain aussi de répondre à vos sentiments et à celui du Conseil municipal, contrairement aux informations parues dans les journaux quotidiens de Marseille, c'est moi-même qui ai demandé, à la suite d'une conférence tenue avant-hier à la Préfecture, sous la présidence de M. Sarraut, ministre de l'Intérieur, l'envol d'un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur ainsi que d'un officier des pompiers de Paris, pour faire une enquête impartiale sur les mesures prises par notre administration pour combattre le sinistre. Les résultats de cette enquête seront communiqués à la population marseillaise.

» Nos concitoyens pourront juger avec impartialité les reproches injustifiés adressés à une municipalité qui siège à la mairie depuis 1935 seulement et qui ne s'est jamais désintéressée de l'organisation de la lutte contre le feu dans la mesure de ses moyens budgétaires puisque dès 1936 elle inscrivait un crédit important et que, en avril 1937, le matériel des pompiers était augmenté d'une auto-pompe moderne et de trois moto-pompes de moindre importance ».

» D'autre part dans sa séance de septembre dernier, sur la proposition du service, la commission des finances avait décidé de poursuivre cette amélioration et donné un avis favorable à l'acquisition de deux nouvelles auto-pompes et d'une nouvelle échelle aérienne.

» En vous remerciant de la courtoisie de votre lettre, je vous prie de croire, Monsieur le Conseiller, à l'assurance de ma considération distinguée.

» Le Sénateur-maire : Henri TASSO »

Le consul général de Belgique s'incline devant les restes des victimes

Marseille, 31. — M. Lambrecht-Coulbeaux, consul général de Belgique, s'est rendu officiellement à la Chapelle ardente de la Bibliothèque municipale. Il s'est incliné devant les restes des victimes au nom de son gouvernement.

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".
Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir ! Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

LE CONSEIL DE CABINET

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

M. Edouard Daladire, président du Conseil, s'est entretenu au début de l'après-midi avec M. Queuille, ministre de l'Agriculture et M. De Monzie, ministre des Travaux publics.

LE CONSEIL DE CABINET

Paris, 31. — Les membres du gouvernement se sont réunis à 17 h. 15 au ministère de la Guerre, en Conseil de Cabinet, sous la présidence de M. Ed. Daladier. Les premiers arrivés rue Saint-Dominique ont été MM. Champetier, de Ribes, Queuille et Pomaret. Ce n'est qu'à 17 h. 15 que M. Marchandeau, ministre des Finances, une serviette bourrée sous le bras, fit à son tour son entrée à la présidence du Conseil.

M. Patenotre, ministre de l'Economie nationale, retenu dans le Midi de la France, où il fait un séjour, par une légère indisposition, n'a pu assister au Conseil de Cabinet. Cependant, les projets préparés par son département ont été soumis en son nom à l'examen du Président du Conseil. Le ministre compte rentrer à Paris dans deux ou trois jours.

Le Conseil de Cabinet s'est terminé à 20 h., **le Conseil a été entièrement consacré à un exposé complet et détaillé de la situation financière, présenté par M. Marchandeau, ministre des Finances, qui a fait connaître les mesures qu'il jugeait nécessaires pour le maintien de l'équilibre budgétaire.**

L'examen de ces mesures se poursuivra dans un nouveau conseil de cabinet qui aura lieu demain, à 17 heures.

A l'issue de la réunion, M. Daladier a conféré avec M. Marchandeau...

A 20 h. 30, M. Marchandeau a quitté le cabinet du président du Conseil, avec lequel il était resté à conférer quelques instants, pour regagner le ministère des finances.

...puis avec M. Bonnet

M. Bonnet, à l'issue du conseil de cabinet, est resté, une vingtaine de minutes avec le président du Conseil et s'est entretenu avec lui de problèmes de politique étrangère.

Un conseil des ministres aurait lieu samedi

Paris, 30. — Un conseil des ministres se réunira probablement samedi, à l'Elysée, sous la présidence de M. Albert Lebrun, pour statuer sur les décrets-lois.

MODIFICATION AU CONSEIL SANITAIRE ET MARITIME D'ÉGYPTE

Paris, 31. — La conférence convoquée par le Gouvernement français, sur l'initiative du Gouvernement égyptien, en vue de modifier les dispositions de la convention sanitaire relative au Conseil sanitaire et maritime d'Egypte, qui siégeait au Quai d'Orsay depuis le 28 octobre, a tenu cet après-midi sa séance de clôture.

M. G. Bonnet a annoncé que toutes les puissances étaient d'accord pour que les attributions du Conseil passent à un organisme similaire, mais purement égyptien.

S. E. Yehia Pacha a ensuite remercié. Puis un délégué a présenté les félicitations de la conférence à M. Barrère, ambassadeur, délégué au Comité permanent d'Hygiène Publique, auquel il remit, au nom du comité une médaille commémorative.

L'acte final a ensuite été signé dans le salon de l'Horloge.

Le soir, la délégation égyptienne a offert, à l'Hôtel Georges V, une brillante réception en l'honneur des délégués.

M. DALADIER VA S'EFFORCER DE RÉALISER LA TRÊVE DES PARTIS

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

C'est ce qui explique qu'au cours des travaux, ces deux tendances se sont affirmées et heurtées plus d'une fois. A différentes reprises, et nous tenons ce détail d'un des membres les plus éminents du Parti Radical, la discussion fut orageuse. L'aile gauche se dressa nettement contre l'attitude du président du Conseil qui, dans son discours, avait rompu les ponts entre les radicaux et les communistes. Mais le siège était fait depuis longtemps. Ce fut l'élément « daladiériste » qui eut le dernier mot.

Ceci dit, il est une remarque de la plus haute importance, et qu'on n'a peut-être pas suffisamment notée. Que ce soit dans le discours de M. Daladier ou dans les motions votées au congrès, un silence absolu a été observé à l'égard des socialistes. On relève seulement une allusion aux attaques des communistes contre le gouvernement de M. Léon Blum, ce qui indique, de la part des chefs du Parti Radical, une volonté évidente de faire une discrimination complète entre les communistes et les socialistes. C'est bien là, semble-t-il, qu'apparaît le côté positif, en même temps que politique, de la position prise par l'ensemble des congressistes. Faut-il voir, dans cette attitude, une « manœuvre » destinée à séparer les deux partis de l'extrême gauche ? On l'affirmait ouvertement, samedi dernier, dans les couloirs de la Chambre.

Sans vouloir préjuger ce qui va se passer dans les jours qui vont suivre, ni tirer des conclusions prématurées quant à l'avenir immédiat d'un remaniement ministériel toujours possible, on peut, en restant sur le terrain de la logique et du jeu parlementaires, déduire certaines éventualités.

M. Daladier, dans les entretiens qu'il a eus récemment, d'une part, avec M. Léon Blum, d'autre part, avec M. Louis Marin, s'est efforcé, à n'en pas douter, de se concilier les sympathies parlementaires de tous les partis de la Chambre, à l'exception des communistes. Il apparaît donc que le chef du gouvernement voudrait non seulement une trêve politique, mais aussi une collaboration sans réserve allant de la gauche à la droite. Cette tentative pose, pour le Parti Socialiste, une sorte de cas de conscience que M. Léon Blum sera appelé tôt ou tard à résoudre. D'ailleurs, dans son discours de samedi dernier, l'ancien président du Conseil a déclaré : « Il est nécessaire de rassembler toutes les forces saines, énergiques et loyales de la nation. A un pareil acte, le Parti Socialiste est toujours prêt à s'associer ». Est-ce une indication et une orientation pour l'avènement au pouvoir d'un gouvernement d'unité nationale ? M. Daladier s'est-il déjà officieusement assuré, pour une collaboration éventuelle, le concours de personnalités appartenant d'une part au Parti Socialiste et, d'autre part, à la Fédération Républicaine ? La présence simultanée de MM. Léon Blum et Louis Marin aux côtés de M. Daladier est-elle possible ? Les militants du Parti S.F.I.O. se rallieront-ils à de telles décisions ? Autant de questions dont la réponse demeure incertaine.

En l'état actuel des choses, les milieux parlementaires se montrent hésitants. Dans son discours de Marseille, M. Daladier est resté muet sur ses intentions et c'est davantage le chef du Parti Radical que le chef du gouvernement qui a parlé. Quand sera-t-on fixé ? Les radicaux doivent se rendre à la réunion du Rassemblement populaire prévue pour jeudi prochain, afin d'y préciser leur position.

On le voit, la position du gouvernement reste délicate sur le plan parlementaire, bien que le chef du Parti Radical ait rallié, parfois péniblement, tous les suffrages des congressistes. Bientôt, le congrès radical ne sera plus qu'un souvenir. La vie gouvernementale a repris une activité qui va se traduire par une série de mesures dont nous allons bientôt connaître la nature et l'importance. Les graves problèmes de l'heure restent à résoudre. Un avenir prochain nous dira si M. Daladier a réussi à surmonter les difficultés présentes de la politique intérieure et à faire cesser les incertitudes parlementaires que le Congrès de Marseille n'a pas dissipées. Le chef du gouvernement a parlé sur un ton énergique et confiant. Il n'y a plus qu'à attendre les actes.

LA LISTE UNIQUE DE L'UNION NATIONALE EST ÉLUE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE PORTUGAISE

Lisbonne, 31. — Pour les élections législatives, la liste unique présentée par l'Union nationale, dont le président est M. Salazar, a été élue aux 90 sièges de l'assemblée nationale.

UN BIJOUTIER CAMBRIOLÉ A PARIS

Paris, 31. — M. Jean German, bijoutier, rue Réaumur, a constaté ce matin, en arrivant à son magasin, que celui-ci avait été cambriolé. Trois des quatre coffres-forts qui se trouvent dans le magasin avaient été forcés. La vitrine avait été vidée. Le montant du vol s'élèverait à 300.000 francs.

CONTE DE TOUSSAINT
LA DERNIÈRE VISITE

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Un autocar les emmène à la Maison Bleue où s'étendent les champs des morts de la Grande Guerre. C'est là, dans le cimetière français qu'ils sont venus s'agenouiller deux fois seulement en vingt ans — car leurs ressources plus que modestes ne permettent aucune dépense qui ne soit pas vraiment indispensable — sur la tombe de leur fils unique mort au champ de bataille, en Champagne, à l'âge de vingt-trois ans.

Cette année, ils avaient voulu, d'un commun accord, que la fête de la Toussaint les vît auprès de leur enfant. Un secret avertissement leur avait dicté ce départ, comme un ordre d'adieu définitif.

Ils vieillissaient, leurs membres faiblissaient, leurs yeux n'assisteraient plus jamais, peut-être, à la nostalgie naissante d'un jour de Toussaint où la nature, avant de s'endormir, se pare de toutes ses somptuosités.

Ils avaient emporté, dans un panier, des plantes de leur jardin — celles-là mêmes que François, le petit comme ils disaient encore, avait semées, puis soignées jadis —. D'autres fleurs, plus fraîches, dont ils venaient de faire l'acquisition, chargeaient leurs bras.

L'immense cimetière aux innombrables croix de bois semblait les regarder venir par ses grilles grandes ouvertes et, à sa vue, les vieux, empoignés jusqu'au fond de l'âme, vacillèrent sur leurs jambes débiles et n'avançaient plus.

De la terre mouillée montaient des senteurs végétales puissantes et saines comparables à l'odeur humaine qu'avait exhalée, jadis, cette multitude d'hommes, jeunes et vigoureux pour la plupart.

Le vieux venait de fermer les yeux et voici que les longues allées de tombes se transformaient en sillons, chaque croix disparaissait et, à sa place, surgissait un paysan de son village qui, à la volée, semait la graine dans ce champ sans limites. Son garçon était là, au premier rang, lui souriant de toutes ses dents et lui criant : « la moisson sera belle, père ! »

Il releva les paupières. L'odieuse réalité se dressait devant lui et il dut se retenir à sa compagne pour ne pas tomber.

Elle, avançait, hésitante, le regard si brouillé de larmes qu'elle n'y voyait plus.

— « Te rappelles-tu encore où c'est ? Il y en a tant et tant ! c'est à s'y perdre ! »

Alors, le vieux sortit de son calepin le plan où s'inscrivait l'emplacement de « sa » croix.

— « C'est là, tu vois ! Allons vers la gauche, puis ce sera au bout de la rangée. »

Tant de fois, ils avaient contemplé ce plan, les soirs de tristesse où ce leur était un besoin d'invoquer leur garçon, de voir quelque chose qui leur parlât de lui... ne fût-ce que deux traits d'encre sur un chiffon de papier.

Maintenant ils étaient arrivés au terme du voyage.

A côté d'autres tombes où des femmes seules, des familles, des enfants se penchaient ou s'agenouillaient, voici qu'elle apparaissait, elle, la petite surface de terre qui recouvrait le corps aimé. Un lambeau de crêpe que la pluie avait verdi ceignait le bois, et, en-dessous, le nom — tout ce qui restait de lui — le distinguait de ses frères d'infortune dans cette mer de croix si pareilles qu'elles semblaient anonymes.

Ensemble, ils l'énoncèrent tout haut, comme si, de le nommer, cela allait ressusciter le mort.

— « François Fortsal... »

L'émotion étreignait leur cœur, remontait à leur gorge et ils ne purent achever de lire.

Cassés en deux sur le tertre, ils disposaient leurs fleurs, s'adressant, chacun à part soi, au disparu. La vieille femme s'obstinait à le revoir bambin, le vieillard le recréait : homme, à l'époque où il devenait son compagnon de travail.

Elle murmurait : « mon petit ». Il disait : « mon garçon ».

A présent, les heures passaient trop vite. Ils ne pouvaient se résoudre à partir. Avoir rêvé si longtemps à ce voyage, en avoir fait la raison de vouloir vivre encore, avoir sacrifié ses dernières économies pour l'accomplir, et voir s'évanouir si vite sa réalisation !

Ils avaient eu beau vaquer de-ci, de-là auprès du petit jardinet, occuper leurs membres et leur esprit, circuler dans les allées voisines où la détresse des autres ne les consolait pas de la leur, cette station debout prolongée avait usé leur résistance.

L'air fraîchissait, les visiteurs s'en allaient, le cimetière perdait, avec le soleil déclinant sa sérénité de ce matin. Les morts semblaient mourir une nouvelle fois, rentrer dans l'effacement, dans l'oubli et le grand repos dont les vivants les avaient tirés quelque temps.

L'instant de l'adieu était venu. Une marée de pensées déferlait dans le cerveau des vieux, mais les mots pour les traduire, restaient noyés dans leur gosier. Cependant il fallait bien lui dire au petit, que... c'était fini..., qu'on ne reviendrait plus jamais que c'était la dernière fois qu'on se retrouvait ainsi face à face, lui... sous la terre et eux, penchés vers lui pour lui parler.

— « Allons », — encouragea la vieille dont la lèvre inférieure tremblait — « dis-lui adieu pour nous deux, toi ; moi, je ne pourrai pas, je n'aurai pas la force.

Et le vieux commença :

— « Mon garçon... je puis bien te le dire à présent, puisque c'est notre dernière visite, cela a été dur de vivre, après le grand coup qu'a été pour nous ta mort.

« Nous n'avions que toi. Nous t'aimions tant ! Tu avais été un fils si bon, si doux. Notre raison d'être... c'était toi. Après notre malheur, nous avons été des années à nous demander si nous aurions le courage de continuer à durer.

« Cependant, si ta mort et celle de tes milliers de camarades pouvaient servir de leçon aux générations qui montent, si elles pouvaient les défendre contre une autre guerre, leur interdire de s'entre-tuer, je me dirais que notre calvaire n'a pas été vain, ni inutile votre sacrifice.

« Il me faudrait, vois-tu, comme ultime consolation, l'espoir que tout votre sang versé — dont la terre est encore gorgée — servira à faire lever la Paix et à la nourrir des siècles entiers. Je m'en irais alors sans haïr la vie qui m'a tout pris.

« Ta mère et moi sommes bien vieux, notre carrière est achevée et bientôt nous irons te retrouver pour toujours.

« C'est donc « Adieu » qu'il nous faut te dire aujourd'hui. Adieu mon enfant, mon fils... mon tout petit... »

Sa compagne faiblissait de plus en plus sur ses jambes et elle ne savait plus que répéter avec lui : « Mon tout petit... » Elle eût voulu baiser le sol qui, plus heureux qu'elle, l'enveloppait depuis si longtemps. Elle eût voulu surtout emporter le tertre tout entier, ou prendre n'importe quoi, quelque chose qui fut un peu de lui.

Ses yeux affolés cherchaient, mais rien ne s'offrait à eux. Rien. La tombe était aussi pauvre que le mort. C'est alors qu'elle se baissa et que sa main ouverte se referma avec avidité.

Maintenant, c'était fini... plus jamais ils ne verraient la croix de bois où s'inscrivait le nom de leur garçon. Plus de projet à faire, plus d'espoir... sinon dans l'au-delà.

En trébuchant, comme pris d'ivresse, ils s'en allèrent. Les tombes semblaient former une ronde macabre autour d'eux et ils ne se retrouvaient plus.

Le vieux avait pris les devants, les yeux si troubles qu'il apercevait mal la grille géante de l'entrée, et la prenait pour d'hallucinants fils de fer barbelés.

La vieille le suivait de près, dodelinant de la tête et serrant entre ses doigts crispés... quelque chose de lui, du petit... une poignée de la terre humide et odorante prise au jardinet qui recouvrait son corps.

5 DERNIERS JOURS
FABRIQUES HORLOGERIE DAVOS
ACHATS
OR
Vx BIJOUX Vx DENTIERS Vles MONTRES
le gr jusqu'à 43
PIÈCES OR et ARGENT
la pièce de 5F jq. 65
la pièce de 20F jq. 241
BRILLANTS . ORFÈVRERIE
COUVERTS
paiement comptant
venez consulter notre représentant
HOTEL MODERNE
5, Parvis St-Maurice, LILLE

UN BRAS ET UNE ÉPAULE DE FEMME DÉCOUVERTS DANS LE SABLE D'UNE PLAGE EN ANGLETERRE

Londres, 31. — La police du Comté de Cornouailles a demandé la collaboration de Scotland Yard afin de tenter de résoudre le mystère d'un bras et d'une épaule de femme découverts dans le sable de la plage de Perranporth, mardi dernier. Il semble que ces restes macabres aient séjourné dans l'eau pendant six semaines environ.

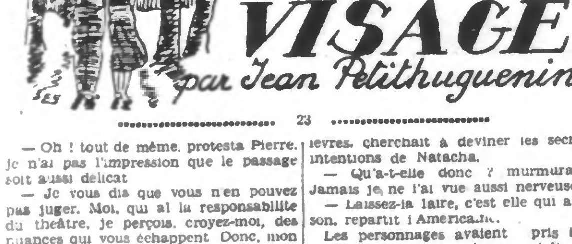
BIBLIOGRAPHIE
DU FRONT POPULAIRE AU SALUT PUBLIC

La « Revue des Sciences Politiques » a publié, sous la signature de M. Paul Maulion, sénateur du Morbihan, un article intitulé : « Du Front Populaire au Salut Public ».

M. Maulion retrace le rôle, qu'il estime modérateur, du Parti républicain, radical et radical-socialiste, depuis les élections de mai 1936 :

« Dans l'œuvre du Front Populaire, dit-il, le Parti Radical-socialiste est demeuré ce qu'il a toujours été, un Parti de raison, éloigné de la démagogie, profondément pénétré du sens pratique de la réalité et des réalisations possibles. »

Après avoir rendu hommage au Gouvernement Daladier pour l'œuvre de redressement qu'il a si courageusement entreprise, l'auteur préconise, pour l'avenir, un rassemblement de Salut Public autour du Parti radical-socialiste.



23

— Oh ! tout de même, protesta Pierre, je n'ai pas l'impression que le passage soit aussi délicat.

— Je vous dis que vous n'en pouvez pas juger. Moi, qui ai la responsabilité du théâtre, je perçois, croyez-moi, des nuances qui vous échappent. Donc, mon cher, ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas. Je dirige la répétition ; vous n'avez rien à dire aux artistes du moins quand vous aurez une observation à faire, vous me la présenterez à moi. Je verrai si elle est juste ou non.

Coupant court à l'incident, la Gorchakowa se retourna vers les artistes.

— Allons, nous perdons notre temps, recommençons.

Pierre se pencha à l'oreille de Mrs Green qui, un demi-sourire sur les lèvres, cherchait à deviner les secrètes intentions de Natacha.

— Qu'a-t-elle donc ? murmura-t-il. Jamais je ne l'ai vue aussi nerveuse.

— Laissez-la faire, c'est elle qui a raison, repartit l'Américaine.

Les personnages avaient pris leurs places respectives, Laura récita de nouveau sa tirade.

Elle n'eut pas plus de succès. La directrice, tapant du pied, s'écria :

— Mauvais, encore plus mauvais ! Décidément, vous n'y comprenez rien.

Laura en avait les larmes aux yeux.

— Ah ! si je l'avais pas signé de dédit, s'écria-t-elle, j'aimerais mieux reprendre ma liberté. Il n'y a pas moyen de s'entendre avec vous.

Elle regretta aussitôt cette parole imprudente.

La nervosité de la Gorchakowa avait subitement fait place à une froideur glaciale.

— Ah ! si vous le prenez ainsi, madame, nous nous entendrons au contraire facilement ; je suis prête à vous rendre votre parole en vous tenant quitte du dédit.

Cela ne faisait pas l'affaire de Laura Cellini, qui aurait avalé n'importe quelle couleuvre pour garder un rôle dont elle attendait tant de gloire.

— Vous me faites sortir de mon caractère, dit-elle, et j'en arrive à dire ce que je ne pense pas. Non, je n'ai pas l'intention de vous abandonner en pleine répétition pour vous mettre dans l'embarras. Je ne demande qu'à vous contenter en suivant vos conseils. Mais, je vous en prie, n'exigez pas l'impossible.

Il était sans doute dans le plan de Natacha de ne pas pousser tout à fait à bout Laura Cellini, car elle dit avec plus de douceur :

— Voyons, laissez-moi vous jouer cette scène ; je veux vous montrer comme je la comprends.

Elle prit la place de Laura et récita le passage qu'elle trouvait mal interprété.

Si tout le monde, avant cette minute, l'avait trouvée trop sévère, la façon dont elle traduisit le texte de l'auteur et qui témoignait d'une admirable sensibilité effaça cette impression. Les auditeurs étaient émus, Laura écoutait avec une pointe d'envie.

— Superbe, exclama Pierre.

Mrs Green pensait qu'il fallait une passion profonde pour inspirer à sa protégée de tels accents. Quand elle incarnait Morgane et parlait au Solitaire, elle croyait assurément s'adresser à Pierre lui-même.

Il y eut un silence. On regardait la Gorchakowa qui, maintenant, se taisait, le sein agité, et se couvrant les yeux de sa main pour reprendre son sang-froid. Une telle ferveur dans son art imposait le respect. On attendait.

L'artiste s'était ressaisie, elle reprit son poste d'observation à l'avant-scène, et dit :

— A vous, Cellini !

Laura fit un effort méritoire pour se hausser à la hauteur de sa directrice, et véritablement son interprétation fut en réel progrès.

— C'est mieux, dit la Gorchakowa, mais vous n'y êtes pas encore tout à fait... En voilà assez pour aujourd'hui. Soyez tous ici demain à une heure.

Tandis que les artistes se retiraient, la directrice passa dans son cabinet avec Pierre et Mrs Green.

— Je crois, dit-elle, en offrant des cigarettes à ses amis, que nous aurons du mal à mettre au point Laura Cellini.

— Elle réussirait mieux, permettez-moi de vous le dire, observa Pierre si vous ne la malmeniez pas aussi durement. Vous lui faites perdre ses moyens.

— Ce n'est pas difficile, car elle n'en a guère.

— Je ne comprends pas que la jugeant si mal, vous l'ayez engagée pour Morgane.

— Je me suis trompée. Je la croyais plus adroite.

— Vous voyez comme j'avais raison de me plaindre de votre hâte à l'engager sans m'en avertir.

— Oui, je le reconnais, j'ai eu tort ; mais nous sommes forcés de faire contre mauvaise fortune bon cœur. J'ai espéré un moment que Cellini allait me rendre sa parole. Je ne l'aurais pas retenue, soyez tranquille. Mais, après le premier mouvement d'impatience, vous avez vu comme elle s'est raccrochée elle n'a pas du tout l'intention de renoncer à son rôle.

La Gorchakowa, blottie dans un fauteuil profond et tirant des bouffées de la cigarette qu'elle avait allumée, fit une pause et reprit négligemment :

— Nous avons toujours un moyen de nous en tirer. Dans l'ensemble du rôle, Cellini est passable ; elle est mauvaise seulement dans quelques scènes que nous aurons la ressource d'abréger ou couper tout à fait.

Pierre avait sursauté.

— Comment ! exclama-t-il, vous mutileriez mon texte les passages qui sont précisément les plus beaux ?

— Vous vous exagérez leur importance. Il y en a d'autres qui sont moins difficiles à interpréter et qui suffiront à emballer le public.

— Vous n'y pensez pas ! gémit Pierre. Les coupures dont vous parlez ôteraient tout sens à la pièce. C'est en eux que j'ai omis l'expression la plus profonde, la plus sincère de ma pensée. Ils donnent à l'œuvre toute sa vie. Supprimez-les, il ne reste plus qu'un cadavre.

— Je ne suis pas de votre avis. Il vaut mieux en tout cas une œuvre incomplète qu'une œuvre ridicule.

— Je m'oppose aux suppressions que vous envisagez, riposta Pierre avec humeur. J'aimerais mieux retirer ma pièce, je vous en avertis.

— Eh bien, retirez-la ! Je ne risquerais pas un four pour vous être agréable.

— Voilà plusieurs fois que vous me mettez le marché en main, s'écria Pierre. J'en ai assez ! Je ne suis pas un toton qu'une femme fait tourner à son gré. Je vous avais de la reconnaissance, beaucoup de reconnaissance, et je vous admirais, mais il y a des choses qu'un homme de cœur ne peut supporter. Cherchez d'autres auteurs que vous puissiez traiter en petits garçons et mener à votre fantaisie.

Il prit son chapeau et salua.

— Adieu ! madame !

Il sortit sans que la Gorchakowa, qui le regardait entre ses paupières mi-closes, eût un geste ou prononce un mot pour le retenir.

Mrs Green était consternée.

— Vous le laissez partir fâché ? demanda-t-elle.

Natacha leva paisiblement la main pour lui recommander le silence et attendit que le bruit des pas de Pierre eût cessé de résonner dans l'escalier.

— Il a du cran, dit-elle alors.

Elle parlait avec calme, pourtant Mrs Green observa qu'elle était un peu pâle.

— Vous avez désespéré ce pauvre garçon, dit l'Américaine.

— Je vous conseille de le plaindre ! Il ne souffrira jamais ce qu'il m'a fait endurer.

— Il est fier. Vous êtes dans le cas de ne plus le revoir.

— Bah ! je le tiens.

— Comment, vous le tenez ?

— Vous pensez bien que je n'ai pas engagé des frais de décor et commencé les répétitions sans avoir un contrat en bonne et du forme, qui me donne le droit de représenter « Le Solitaire », même si l'auteur se ravise pour une raison quelconque.

— Il plaidera que vous avez défiguré son œuvre en retranchant les passages essentiels.

— Je me suis réservé, par traité, la faculté de faire telles coupures qu'il me plaira. Mais le grief serait inexistant et ne pourrait, par conséquent, donner lieu à aucun conflit juridique, car ces coupures dont je menace M. Gesson, je n'ai aucune intention de les faire.

— Ah ! mes compliments, dit Mrs Green avec une admiration ironique. Je vois que vous êtes experte dans l'art de tourmenter un homme.

— Sans doute suis-je servie en cela par un instinct propre au caractère féminin et dont j'ai appris à mes dépens à tirer parti.

(A suivre).